

Feu la bibliothèque

Samedi 25 novembre 2000, dix-neuf heures. Fête de l'école. Tandis que les quelque cent vingt écoliers descendent de l'estrade où ils viennent de terminer le spectacle par un dernier chant, Camille s'empare du micro et annonce que les élèves du cours moyen ont préparé « un sketch en cachette de la maîtresse, et que le spectacle continue ! »

Bien qu'ayant été prévenue qu'une surprise nous attendait, je ne peux m'empêcher de retenir mon souffle, car les dérapages avec les enfants ne sont pas graves dans le huis clos de la salle de classe, mais c'est une tout autre affaire devant les parents et la quasi-totalité du village réunis pour la circonstance.

Mes élèves restent donc sur scène et s'installent, on le comprend vite, pour une sorte de parodie de Conseil que va présider Aline et qu'elle amorce selon le rituel : « J'ouvre le Conseil. Silence ! » Elle donne ensuite la parole successivement à deux ou trois élèves qui vont se plaindre de petits tracas habituels : « Je critique Maxime, parce que malgré la règle il arrête pas de fouiller dans ma trousse, sans mon autorisation » (Olivier), « Je critique la maîtresse parce qu'elle écrit toujours mon nom avec un y... » (Charlie).

Le public s'amuse comme on s'amuse toujours de voir les enfants s'emparer d'un pouvoir surtout, comme c'est le cas aujourd'hui, lorsque ce pouvoir se met en scène.

Et puis...

Grégoire : « Je critique Jérémy,
il vient d'incendier la bibliothèque...

Jérémy : – Oui.
 J'ai mis le feu là.

Camille : – Mais c'est un crime inouï !
 Crime commis par toi contre toi-même, infâme !
 Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme !

Charlie : C'est ton propre flambeau que tu viens de souffler !
 Ce que ta rage impie et folle ose brûler,
 C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage !
 Le livre, hostile au maître, est à ton avantage.

Olivier : Le livre a toujours pris fait et cause pour toi.
 Une bibliothèque est un acte de foi.

Jonathan : Dans ce tombeau des temps devenu répertoire,
 Dans les siècles, dans l'homme antique, dans l'histoire,

Nastasia : Dans le passé, leçon qu'épelle l'avenir,
 Dans ce qui commença pour ne jamais finir,

Marion : Dans les poètes ! quoi, dans ce gouffre des bibles,
 Dans le divin monceau des Eschyles terribles,
 Des Homères, des Jobs, debout sur l'horizon,
 Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison,

Mathias : Tu jettes, misérable, une torche enflammée !
 De tout l'esprit humain, tu fais de la fumée !

Karim : As-tu donc oublié que ton libérateur,
 C'est le livre ? Le livre est là sur la hauteur ;
 Il luit ; parce qu'il brille et qu'il les illumine,
 Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine.

Marine : Le livre est ta richesse à toi ! C'est le savoir,
 Le droit, la vérité, la vertu, le devoir,
 Le progrès, la raison dissipant tout délire.

Tous : Et tu détruis cela, toi !

Jérémy : – Je ne sais pas lire. »

La scène aurait pu s'arrêter là. Jamais texte de Victor Hugo ne fut si bien servi !¹ Jérémy, un rien ahuri par cette avalanche d'arguments, s'est levé pour la dernière réplique. Silence sur scène. Silence dans le public. Le temps est suspendu...

¹ On aura reconnu dans cette adaptation un large extrait du poème « À qui la faute ? » de Victor Hugo, *L'année terrible*, 1872.

Mais la « présidente de séance » reprend ses droits et dit, fidèle à l'optique de la classe coopérative dans laquelle le Conseil s'inscrit naturellement, tout comme le type de proposition et le vote qui s'ensuit :

« Alors, si tu ne sais pas, je propose que tous les enfants de la classe essaient de t'apprendre à lire. »

Tous les enfants de la classe se sont approchés de Jérémy, tous ils l'ont entouré, se sont penchés vers lui et lui ont murmuré : « Viens, on va t'apprendre à lire. »

Rideau.

Moi, maîtresse – I DE LA POÉSIE, 10, p 35